

# **Recueil des poésies** **lues lors du "Lectures en partage"** **le vendredi 17 juin 2016**



**Arts et Loisirs d'Arlac**

## Lectures en partage du Vendredi 17 juin 2016

### Plan de lecture des poésies

			Musiques	Pages
1.	<b>La Biche</b> <u>de Maurice Rollinat</u>	(Danielle)	n° 2	page 2
2.	<b>Le Bonheur est dans le pré</b> <u>de Paul Fort</u>	(Huguette)		page 2
3.	<b>Le ciel est par dessus le toit</b> <u>de Paul Verlaine</u>	(Nicole B.)		page 3
4.	<b>La Cigale et la Fourmi</b> <u>de Jean de la Fontaine</u>	(Suzanne)		page 3
5.	<b>Jeanne au pain sec</b> <u>de Victor Hugo</u>	(Françoise)	n° 4	page 4
6.	<b>Sous le pont Mirabeau</b> <u>de Guillaume Apollinaire</u>	(Thérèse)	n° 4	page 5
7.	<b>Pour faire le portrait d'un oiseau</b> <u>de Jacques Prévert</u>	(Cathy)	n° 9	page 6
8.	<b>La Corbeau et le Renard</b> <u>de Jean de la Fontaine</u>	(Liliane)		page 7
9.	<b>Les Roses de Saadi</b> <u>de Marceline Desbordes-Valmore</u>	(Nicole H.)		page 7
10.	<b>La fourmi de 18 mètres</b> <u>de Robert Desnos</u>	( Jacqueline)		page 8
11.	<b>Le Cancre</b> <u>de Jacques Prévert</u>	(Paulette)		page 8
12.	<b>Le Loup et le Chien</b> <u>de Jean de la Fontaine</u>	(Huguette et Nicole)		page 9
13.	<b>Heureux qui comme Ulysse</b> <u>de Joachim du Bellay</u>	(Cathy)	n° 8	page 10
14.	<b>Horizons chimériques</b> <u>de Jean de la Ville de Mirmont</u>	(Thérèse)	n° 14	page 11
15.	<b>Il pleure dans mon cœur</b> <u>de Paul Verlaine</u>	(Danielle)	n° 14	page 16
16.	<b>L'invitation au voyage</b> <u>de Baudelaire</u>	(Nicole B.)	n° 16	page 17
17.	<b>Le Buffet</b> <u>d'Arthur Rimbaud</u>	(Nicole H)		page 18
18.	<b>Mignonne allons voir si la rose</b> <u>de Pierre Ronsard</u>	(Paulette)		page 18
19.	<b>Le Lièvre et la tortue</b> <u>de Jean de la Fontaine</u>	(Liliane)		page 19
20.	<b>Sonnet pour Hélène</b> <u>de Pierre Ronsard</u>	(Françoise)		page 20
21.	<b>Liberté</b> <u>de Paul Eluard</u>			page 20

## La biche

Maurice ROLLINAT (1846-1903)

La biche brame au clair de lune  
Et pleure à se fondre les yeux :  
Son petit faon délicieux  
A disparu dans la nuit brune.

Pour raconter son infortune  
A la forêt de ses aïeux,  
La biche brame au clair de lune  
Et pleure à se fondre les yeux.

Mais aucune réponse, aucune,  
A ses longs appels anxieux !  
Et le cou tendu vers les cieux,  
Folle d'amour et de rancune,  
La biche brame au clair de lune.

## Le Bonheur

Paul FORT

Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite,  
cours-y vite. Le bonheur est dans le pré, cours-y vite.  
Il va filer.

Si tu veux le rattraper, cours-y vite, cours-y  
vite. Si tu veux le rattraper, cours-y vite.  
Il va filer.

Dans l'ache et le serpolet, cours-y vite, cours-y  
vite, dans l'ache et le serpolet, cours-y vite.  
Il va filer.

Sur les cornes du bélier, cours-y vite, cours-y  
vite, sur les cornes du bélier, cours-y vite.  
Il va filer.

Sur le flot du sourcelet, cours-y vite, cours-y  
vite, sur le flot du sourcelet, cours-y vite.  
Il va filer.

De pommier en cerisier, cours-y vite, cours-y  
vite, de pommier en cerisier, cours-y vite.  
Il va filer.

Saute par-dessus la haie, cours-y vite, cours-y  
vite. Saute par-dessus la haie, cours-y vite !  
Il a filé !

## Le ciel est par-dessus le toit

[Paul VERLAINE \(1844-1896\)](#)

Le ciel est, par-dessus le toit,  
Si bleu, si calme !  
Un arbre, par-dessus le toit,  
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,  
Doucement tinte.  
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit  
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là  
Simple et tranquille.  
Cette paisible rumeur-là  
Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà  
Pleurant sans cesse,  
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,  
De ta jeunesse ?

## La Cigale et la Fourmi

[Jean de LA FONTAINE \(1621-1695\)](#)

La Cigale, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue :  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.  
Elle alla crier famine  
Chez la Fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
"Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'Oût, foi d'animal,  
Intérêt et principal. "  
La Fourmi n'est pas prêteuse :  
C'est là son moindre défaut.  
Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
- Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaît.  
- Vous chantiez ? j'en suis fort aise.  
Eh bien! dansez maintenant

## Jeanne était au pain sec...

Victor HUGO (1802-1885)

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,  
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,  
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,  
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture  
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,  
Repose le salut de la société,  
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :  
- Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;  
Je ne me ferai plus griffer par le minet.  
Mais on s'est récrié : - Cette enfant vous connaît ;  
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.  
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.  
Pas de gouvernement possible. À chaque instant  
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;  
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.  
Vous démolissez tout. - Et j'ai baissé la tête,  
Et j'ai dit : - Je n'ai rien à répondre à cela,  
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là  
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.  
Qu'on me mette au pain sec. - Vous le méritez, certe,  
On vous y mettra. - Jeanne alors, dans son coin noir,  
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,  
Pleins de l'autorité des douces créatures :  
- Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures

# Le Pont Mirabeau

Guillaume APOLLINAIRE (1880 - 1918)

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souvienn  
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines  
Ni temps passé  
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

## Pour faire le portrait d'un oiseau

[Jacques PRÉVERT Paroles1945](#)

Peindre d'abord une cage  
avec une porte ouverte  
peindre ensuite  
quelque chose de joli  
quelque chose de simple  
quelque chose de beau  
quelque chose d'utile  
pour l'oiseau  
placer ensuite la toile contre un arbre  
dans un jardin  
dans un bois  
ou dans une forêt  
se cacher derrière l'arbre  
sans rien dire  
sans bouger...  
Parfois l'oiseau arrive vite  
mais il peut aussi bien mettre de longues années  
avant de se décider  
Ne pas se décourager  
attendre  
attendre s'il le faut pendant des années  
la vitesse ou la lenteur de l'arrivée de l'oiseau  
n'ayant aucun rapport  
avec la réussite du tableau  
Quand l'oiseau arrive  
s'il arrive  
observer le plus profond silence  
attendre que l'oiseau entre dans la cage  
et quand il est entré  
fermer doucement la porte avec le pinceau  
puis  
effacer un à un tous les barreaux  
en ayant soin de ne toucher aucune des plumes de l'oiseau  
Faire ensuite le portrait de l'arbre  
en choisissant la plus belle de ses branches  
pour l'oiseau  
peindre aussi le vert feuillage et la fraîcheur du vent  
la poussière du soleil  
et le bruit des bêtes de l'herbe dans la chaleur de l'été  
et puis attendre que l'oiseau se décide à chanter  
Si l'oiseau ne chante pas  
c'est mauvais signe  
signe que le tableau est mauvais  
mais s'il chante c'est bon signe  
signe que vous pouvez signer  
Alors vous arrachez tout doucement  
une des plumes de l'oiseau  
et vous écrivez votre nom dans un coin du tableau.

## Le Corbeau et le Renard

[Jean de LA FONTAINE \(1621-1695\)](#)

Maître Corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître Renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
"Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.  
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. "  
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le Renard s'en saisit, et dit : "Mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. "  
Le Corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus

## Les roses de Saadi

[Marcelline DESBORDES-VALMORE \(1786 - 1859\)](#)

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;  
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes  
Que les nouds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nouds ont éclaté. Les roses envolées  
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées,  
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.  
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...  
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

## Une fourmi de dix-huit mètres

[Robert DESNOS](#)

Une fourmi de dix-huit mètres  
Avec un chapeau sur la tête  
Ça n'existe pas ça n'existe pas.  
Une fourmi traînant un char  
Plein de pingouins et de canards  
Ça n'existe pas ça n'existe pas  
Une fourmi parlant français  
Parlant latin et javanais  
Ça n'existe pas ça n'existe pas  
Et pourquoi pas !

## Le cancre

[Jacques PRÉVERT Recueil : "Paroles"](#)

Il dit non avec la tête  
mais il dit oui avec le coeur  
il dit oui à ce qu'il aime  
il dit non au professeur  
il est debout  
on le questionne  
et tous les problèmes sont posés  
soudain le fou rire le prend  
et il efface tout  
les chiffres et les mots  
les dates et les noms  
les phrases et les pièges  
et malgré les menaces du maître  
sous les huées des enfants prodiges  
avec les craies de toutes les couleurs  
sur le tableau noir du malheur  
il dessine le visage du bonheur.

## Le Loup et le Chien

Jean de LA FONTAINE (1621-1695)

Un Loup n'avait que les os et la peau,  
Tant les chiens faisaient bonne garde.  
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,  
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.  
L'attaquer, le mettre en quartiers,  
Sire Loup l'eût fait volontiers ;  
Mais il fallait livrer bataille,  
Et le Mâtin était de taille  
A se défendre hardiment.  
Le Loup donc l'aborde humblement,  
Entre en propos, et lui fait compliment  
Sur son embonpoint, qu'il admire.  
"Il ne tiendra qu'à vous beau sire,  
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.  
Quittez les bois, vous ferez bien :  
Vos pareils y sont misérables,  
Cancres, hères, et pauvres diables,  
Dont la condition est de mourir de faim.  
Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée :  
Tout à la pointe de l'épée.  
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. "  
Le Loup reprit : "Que me faudra-t-il faire ?  
- Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens  
Portants bâtons, et mendiants ;  
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire :  
Moyennant quoi votre salaire  
Sera force reliefs de toutes les façons :  
Os de poulets, os de pigeons,  
Sans parler de mainte caresse. "  
Le Loup déjà se forge une félicité  
Qui le fait pleurer de tendresse.  
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.  
"Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? - Peu de chose.  
- Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché  
De ce que vous voyez est peut-être la cause.  
- Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas  
Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ?  
- Il importe si bien, que de tous vos repas  
Je ne veux en aucune sorte,  
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. "  
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

## Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage

Joachim DU BELLAY (1522-1560)

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,  
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,  
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,  
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village  
Fumer la cheminée, et en quelle saison  
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,  
Que des palais Romains le front audacieux,  
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,  
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,  
Et plus que l'air marin la douceur angevine

# L'Horizon chimérique

Jean de La VILLE DE MIRMONT - Recueil posthume 1920

Je suis né dans un port et depuis mon enfance  
J'ai vu passer par là des pays bien divers.  
Attentif à la brise et toujours en partance,  
Mon cœur n'a jamais pris le chemin de la mer.

Je connais tous les noms des agrès et des mâts,  
La nostalgie et les jurons des capitaines,  
Le tonnage et le fret des vaisseaux qui reviennent  
Et le sort des vaisseaux qui ne reviendront pas.

Je présume le temps qu'il fera dès l'aurore,  
La vitesse du vent et l'orage certain,  
Car mon âme est un peu celle des sémaphores,  
Des balises, leurs sœurs, et des phares éteints.

Les ports ont un parfum dangereux pour les hommes  
Et si mon cœur est faible et las devant l'effort,  
S'il préfère dormir dans de lointains arômes,  
Mon Dieu, vous le vouliez, je suis né dans un port.

II

Par l'appel souriant de sa claire étendue  
Et les feux agités de ses miroirs dansants  
La mer, magicienne éblouissante et nue.  
Éveille aux grands espoirs les cœurs adolescents.

Pour tenter de la fuir leur effort est stérile ;  
Les moins aventureux deviennent ses amants,  
Et, dès lors, un regret éternel les exile.  
Car l'on ne guérit point de ses embrassements.

C'est elle, la première, en ouvrant sa ceinture  
D'écume, qui m'offrit son amour dangereux  
Dont mon âme a gardé pour toujours la brûlure  
Et dont j'ai conservé le reflet dans mes yeux.

III

Quel caprice insensé de tes désirs nomades,  
Mon cœur, ô toi mon cœur qui devrais être las,  
Te fait encore ouvrir la voile au vent des rades  
Où ton plus fol amour naguère appareilla ?

Tu sais bien qu'au lointain des mers aventureuses  
Il n'est point de pays qui vaille ton essor,  
Et que l'horizon morne où la vague se creuse  
N'a d'autres pèlerins que les oiseaux du Nord.

Tu ne trouverais plus à la fin de ta course

L'île vierge à laquelle aspirent tes ennuis.  
Des pirates en ont empoisonné les sources.  
Incendié les bois et dévoré les fruits.

Voyageur, voyageur, abandonne aux orages  
Ceux qui n'ont pas connu l'amertume des eaux.  
Sache borner ton rêve à suivre du rivage  
L'éphémère sillon que tracent les vaisseaux.

#### IV

Le ciel incandescent d'un million d'étoiles  
Palpite sur mon front d'enfant extasié.  
Le feu glacé des nuits s'infuse dans mes moelles  
Et je me sens grandir comme un divin brasier.

Les parfums de juillet brûlent dans le silence  
D'une trop vaste et trop puissante volupté.  
Vers l'azur ébloui, comme un oiseau, s'élance,  
En des battements fous, mon cœur ivre d'été.

Que m'importe, à présent, que la terre soit ronde  
Et que l'homme y demeure à jamais sans espoir ?  
Oui, j'ai compris pourquoi l'on a créé le monde ;  
C'était pour mon plaisir exubérant d'un soir !

#### V

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte ;  
Le dernier de vous tous est parti sur la mer.  
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes  
Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.

La mer vous a rendus à votre destinée,  
Au-delà du rivage où s'arrêtent nos pas.  
Nous ne pouvions garder vos âmes enchaînées ;  
Il vous faut des lointains que je ne connais pas.

Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.  
Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi,  
Mais votre appel, au fond des soirs, me désespère,  
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.

#### VI

Vaisseaux des ports, steamers à l'ancre, j'ai compris  
Le cri plaintif de vos sirènes dans les rades.  
Sur votre proue et dans mes yeux il est écrit  
Que l'ennui restera notre vieux camarade.

Vous le porterez loin sous de plus beaux soleils  
Et vous le bercerez de l'équateur au pôle.  
Il sera près de moi, toujours. Dès mon réveil,  
Je sentirai peser sa main sur mon épaule.

#### VII

Le vent de l'océan siffle à travers les portes  
Et secoue au jardin les arbres effeuillés.  
La voix qui vient des mers lointaines est plus forte  
Que le bruit de mon cœur qui s'attarde à veiller.  
Ô souffle large dont s'emplissent les voilures,  
Souffle humide d'embrun et brûlant de salure,  
Ô souffle qui grandis et recourbes les flots  
Et chasses la fumée, au loin, des paquebots !

Tu disperses aussi mes secrètes pensées,  
Et détournes mon cœur de ses douleurs passées.  
L'imaginaire mal que je croyais en moi  
N'ose plus s'avouer auprès de ce vent froid  
Qui creuse dans la mer et tourmente les bois.

#### VIII

Toi qui te connais mal et que les autres n'aiment  
Qu'en de vains ornements qui ne sont pas toi-même,  
Afin que ta beauté natale ne se fane,  
Mon âme, pare-toi comme une courtisane.

Lorsque reviendra l'ombre et que tu seras nue,  
Seule devant la nuit qui t'aura reconnue  
Et loin de la cité dont la rumeur t'offense.  
Tu te retrouveras pareille à ton enfance,

Mon âme, sœur des soirs, amante du silence.

#### IX

Ô la pluie ! Ô le vent ! Ô les vieilles années !  
Dernier baiser furtif d'une saison qui meurt  
Et premiers feux de bois au fond des cheminées !  
L'hiver est installé, sans sursis, dans mon cœur.

Vous voilà de retour, mes pâles bien-aimées.  
Heures de solitude et de morne labeur,  
Fidèles aux lueurs des lampes allumées  
Parmi le calme oubli de l'humaine rumeur.

Un instant, j'ai pensé que la plus fière joie  
Eût été de m'enfuir, comme un aigle s'éploie,  
Au lointain rouge encore des soleils révolus.

Et j'enviais le sort des oiseaux de passage.  
Mais mon âme s'apaise et redevient plus sage,  
Songeant que votre amour ne me quittera plus.

#### X

Mon désir a suivi la route des steamers  
Qui labourent les flots d'une proue obstinée  
Dans leur hâte d'atteindre à l'horizon des mers  
Où ne persiste d'eux qu'une vaine fumée.

Longtemps il s'attarda, compagnon des voiliers  
Indolents et déchus, qu'un souffle d'aventure  
Ranime par instants en faisant osciller  
Le fragile appareil de leur haute mâture.

Mais la nuit vient trop vite et ne me laisse plus,  
Pour consoler encor mon âme à jamais lasse,  
Que les cris de dispute et les chants éperdus  
Des marins enivrés dans les auberges basses.

XI

Diane, Séléné, lune de beau métal,  
Qui reflète vers nous, par ta face déserte,  
Dans l'immortel ennui du calme sidéral,  
Le regret d'un soleil dont nous pleurons la perte,

Ô lune, je t'en veux de ta limpidité  
Injurieuse au trouble vain des pauvres âmes,  
Et mon cœur, toujours las et toujours agité,  
Aspire vers la paix de ta nocturne flamme.

XII

Novembres pluvieux, tristes au bord des fleuves  
Qui ne reflètent plus le mirage mouvant  
Des nuages au ciel, des arbres dans le vent,  
Ni l'aveuglant soleil dont nos âmes sont veuves,

Faut-il que notre exil sous vos froides clartés  
Ne conserve d'espoir que le peu que nous laisse  
Le cri des trains de nuit qui sifflent leur détresse,  
Quand les rêves sont morts dans les grandes cités ?

XIII

La Mer est infinie et mes rêves sont fous.  
La mer chante au soleil en battant les falaises  
Et mes rêves légers ne se sentent plus d'aise  
De danser sur la mer comme des oiseaux soûls.

Le vaste mouvement des vagues les emporte,  
La brise les agite et les roule en ses plis ;  
Jouant dans le sillage, ils feront une escorte  
Aux vaisseaux que mon cœur dans leur fuite a suivis.

Ivres d'air et de sel et brûlés par l'écume  
De la mer qui console et qui lave des pleurs  
Ils connaîtront le large et sa bonne amertume ;  
Les goélands perdus les prendront pour des leurs.

XIV

Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse  
Et roule bord sur bord et tangue et se balance.  
Mes pieds ont oublié la terre et ses chemins ;

Les vagues souples m'ont appris d'autres cadences  
Plus belles que le rythme las des chants humains.

À vivre parmi vous, hélas ! avais-je une âme ?  
Mes frères, j'ai souffert sur tous vos continents.  
Je ne veux que la mer, je ne veux que le vent  
Pour me bercer, comme un enfant, au creux des lames.

Hors du port qui n'est plus qu'une image effacée,  
Les larmes du départ ne brûlent plus mes yeux.  
Je ne me souviens pas de mes derniers adieux...  
Ô ma peine, ma peine, où vous ai-je laissée?

Voilà ! Je suis parti plus loin que les Antilles,  
Vers des pays nouveaux, lumineux et subtils.  
Je n'emporte avec moi, pour toute pacotille,  
Que mon cœur... Mais les sauvages, en voudront-ils ?

## Il pleure dans mon coeur

[Paul VERLAINE \(1844-1896\)](#)

Il pleure dans mon coeur  
Comme il pleut sur la ville ;  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon coeur ?

Ô bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits !  
Pour un coeur qui s'ennuie,  
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison  
Dans ce coeur qui s'écoeur.  
Quoi ! nulle trahison ?...  
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi  
Sans amour et sans haine  
Mon coeur a tant de peine !

## L'invitation au voyage

Charles BAUDELAIRE (1821-1867)

Mon enfant, ma soeur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble !  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble !  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,  
Polis par les ans,  
Décoreraient notre chambre ;  
Les plus rares fleurs  
Mêlant leurs odeurs  
Aux vagues senteurs de l'ambre,  
Les riches plafonds,  
Les miroirs profonds,  
La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
À l'âme en secret  
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde ;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
- Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or ;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

## Le buffet

[Arthur RIMBAUD \(1854-1891\)](#)

C'est un large buffet sculpté ; le chêne sombre,  
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;  
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre  
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants ;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,  
De linges odorants et jaunes, de chiffons  
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,  
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons ;

- C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches  
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches  
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

- Ô buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,  
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis  
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires

## Mignonne, allons voir si la rose

[Pierre de RONSARD \(1524-1585\)](#)

Mignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avoit desclose  
Sa robe de pourpre au Soleil,  
A point perdu ceste vesprée  
Les plis de sa robe pourprée,  
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,  
Mignonne, elle a dessus la place  
Las ! las ses beautez laissé cheoir !  
Ô vrayment marastre Nature,  
Puis qu'une telle fleur ne dure  
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,  
Tandis que vostre âge fleuronne  
En sa plus verte nouveauté,  
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :  
Comme à ceste fleur la vieillesse  
Fera ternir vostre beauté.

## Le Lièvre et la Tortue

Jean de LA FONTAINE (1621-1695)

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.  
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.  
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point  
Sitôt que moi ce but. - Sitôt ? Etes-vous sage ?  
Repartit l'animal léger.  
Ma commère, il vous faut purger  
Avec quatre grains d'ellébore.  
- Sage ou non, je parie encore.  
Ainsi fut fait : et de tous deux  
On mit près du but les enjeux :  
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,  
Ni de quel juge l'on convint.  
Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire ;  
J'entends de ceux qu'il fait lorsque prêt d'être atteint  
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux Calendes,  
Et leur fait arpenter les landes.  
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,  
Pour dormir, et pour écouter  
D'où vient le vent, il laisse la Tortue  
Aller son train de Sénateur.  
Elle part, elle s'évertue ;  
Elle se hâte avec lenteur.  
Lui cependant méprise une telle victoire,  
Tient la gageure à peu de gloire,  
Croit qu'il y va de son honneur  
De partir tard. Il broute, il se repose,  
Il s'amuse à toute autre chose  
Qu'à la gageure. A la fin quand il vit  
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,  
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit  
Furent vains : la Tortue arriva la première.  
Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?  
De quoi vous sert votre vitesse ?  
Moi, l'emporter ! et que serait-ce  
Si vous portiez une maison ?

## Quand vous serez bien vieille

[Pierre de RONSARD, Sonnets pour Hélène, 1578](#)

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,  
Assise auprès du feu, dévidant et filant,  
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :  
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.  
Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,  
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle.  
Je serai sous la terre et fantôme sans os :  
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos :  
Vous serez au foyer une vieille accroupie,  
Regrettant mon amour et votre fier dédain.  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

## Liberté

[Paul Eluard, Poésie et Vérité, 1942](#)

Sur mes cahiers d'écolier  
Sur mon pupitre et les arbres  
Sur le sable sur la neige  
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues  
Sur toutes les pages blanches  
Pierre sang papier ou cendre  
J'écris ton nom

Sur les images dorées  
Sur les armes des guerriers  
Sur la couronne des rois  
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert  
Sur les nids sur les genêts  
Sur l'écho de mon enfance  
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits  
Sur le pain blanc des journées  
Sur les saisons fiancées  
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur  
Sur l'étang soleil moisi  
Sur le lac lune vivante  
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon  
Sur les ailes des oiseaux  
Et sur le moulin des ombres  
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore  
Sur la mer sur les bateaux  
Sur la montagne démente  
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages  
Sur les sueurs de l'orage  
Sur la pluie épaisse et fade  
J'écris ton nom...

Sur la vitre des surprises  
Sur les lèvres attentives

Bien au-dessus du silence  
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits  
Sur mes phares écroulés  
Sur les murs de mon ennui  
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désirs  
Sur la solitude nue  
Sur les marches de la mort  
J'écris ton nom

Sur la santé revenue  
Sur le risque disparu  
Sur l'espoir sans souvenir  
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot  
Je recommence ma vie  
Je suis né pour te connaître  
Pour te nommer

**Liberté**

## Sommaire

La biche.....	3
Le Bonheur .....	3
Le ciel est par-dessus le toit.....	4
La Cigale et la Fourmi.....	4
Jeanne était au pain sec.....	5
Le Pont Mirabeau .....	6
Pour faire le portrait d'un oiseau .....	7
Le Corbeau et le Renard.....	8
Les roses de Saadi .....	8
Une fourmi de dix-huit mètres.....	9
Le cancre.....	9
Le Loup et le Chien.....	10
Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage.....	11
L'Horizon chimérique.....	12
Il pleure dans mon coeur .....	17
L'invitation au voyage .....	18
Le buffet .....	19
Mignonne, allons voir si la rose.....	19
Le Lièvre et la Tortue .....	20
Quand vous serez bien vieille.....	21
Liberté .....	21

**Le Vendredi 17 juin 2016**

**à 14h30 au Centre Socioculturel d'ARLAC**

**"Lectures en Partage"  
sur le thème de la Poésie**

**... De Ronsard à Prévert,  
de Jean de La Fontaine  
à Guillaume Apollinaire ...**



**Arts et Loisirs d'Arlac**

Centre Socioculturel d'Arlac - avenue Chapelle Ste Bernadette - 33700 MESSIGNAC  
TEL - 05.56.99.55.33 - Fax: 05.56.99.09.00 - e-mail: contact@artsloisirsarzac.fr